XIX ANNÉE — N° 6288 — LUNDI 22 JANVIER 1906

ADVENIAT REGNUM TUUM

Nous vous reconnaissons comme notre Souverain Seigneur et Maître et comme Chef suprême de la Patrie française.

LA CROIX
DE ROUBAIX-TOURCOING

PARIS, VIII
5, rue Bayard, 5,
Téléphone : 514,36 — 524,45

84, Grande-Rue, 84

85, Rue des Ursulines, 85

LILLE
15, rue d'Angleterre, 15,
Téléphone : 672

La Batiste

Née, comme on le sait, dans le Cambrésis, la fabrication de la batiste est attribuée à un habitant de Cantaing, Baptiste Cambray, qui aurait tissé les premières pièces dès le début du XIVe siècle. Les admirables qualités de finesse, dues au soyeux du lin employé et aux soins tous particuliers des tisserands, ont permis aux « toilettes » du Cambrésis de régner longtemps sans rivales dans nos pays.

Puis on a voulu imiter, avec le fil de lin les variétés de la mousseline des Indes, et c'est à cette imitation qu'est due l'invention des linons.

La fabrication, ainsi divisée en batiste et linon, continua sans concurrence, jusqu'au moment où, sous Louis XVI, l'Angleterre s'occupa de la fabrication des mousselines.

Il y avait deux sortes de batistes ; l'une dite du Cambrésis, l'autre, dite de Bapaume. La première, dont le mérite principal était d'être légère et soyeuse, se fabriquait dans les communes situées entre Cambrai et Valenciennes. La seconde, plus forte, plus serrée au moins d'un tiers que la première, employée pour les chemises et les mouchoirs de poche, se tissait surtout dans les villages de l'Artois qui avoisinent l'arrondissement de Cambrai. Le lin employé pour la première sorte était moins roui que celui qui servait à la seconde, dont la souplesse devait compenser le duitage plus serré. La pièce de batiste du Cambrésis portait 12 aunes et demie de Paris de longueur (15 mètres), celle de Bapaume en comptait 15, soit 18 mètres.

Les batistes ont été d'abord fabriquées par les « mulquiniers » qui achetaient leurs fils aux fileuses des villages. Une enquête officielle, qui date de l'an XII, constate qu'il y avait alors des fils d'une si grande finesse « qu'un poids de cinq cents grammes en représentait 250.000 mètres ».

Peu à peu, surtout après l'apparition de la filature mécanique, les « tisserands en cave » recurent la plus grande partie de leurs matières premières des négociants des villes qui leur donnèrent du travail à façon.

Pendant longtemps, sous l'Empire encore, et les premières années de la Restauration, la région du Cambrésis livrait au Commerce, plus de 350.000 pièces de batiste ; mais à partir de 1815, la production a toujours été diminuant, et cette industrie, jadis très prospère, ne fournissait plus, vers 1840, qu'environ 90.000 pièces. C'est que le coton a singulièrement contribué à restreindre la consommation du lin ; l'invention du mull-jenny fit que l'on fabriqua bientôt dans le Cambrésis des métis (lin et coton).

C'est là le premier échec sérieux de la batiste qui l'affecta non seulement dans la quantité, mais dans la qualité. Des ouvriers alternativement occupés à la batiste, au linon, à la mousseline n'avaient plus la même subtilité ; d'autre part, il devenait de plus en plus difficile d'obtenir les anciens « fils-au-fin » dont la perfection avait tant contribué à celle des toilettes. (Aujourd'hui, Avesnes-les-Aubert ne possède plus qu'une vingtaine de fileuses au fin).

Dans son rapport de 1804, le préfet Dieudonné constatait que sur le plateau du Cambrésis, entre l'Escaut et la forêt de Mormal, près de cent communes fabriquaient les batistes et les linons. Aujourd'hui, cette industrie est limitée à quelques communes : Avesnes-les-Aubert fait tous les genres, mais s'est spécialisé dans la fabrication des mouchoirs, Saint-Hilaire est renommé surtout pour ses batistes, Bévillers travaille principalement les linons et Haspres produit tous les genres.

Nos lectrices se sont peut-être arrêtées à l'expression « tisserands en cave » que nous avons soulignée plus haut ; en voici l'explication :

Toutes les maisons de ces tisserands n'ont qu'un rez-de-chaussée un peu surélevé, mais possédant une large baie vitrée, ménagée au ras du sol, en arc surbaissé, qui donne du jour à un sous-sol ou cour, où battent les métiers à tisser et où règne une humidité indispensable au travail de la matière.

(Le Travail de la femme et de la jeune fille).

ÉCHOS

AVERTISSEMENTS AUX CYCLISTES

Les nouvelles plaques 1906 sont mises en vente depuis quinze jours et des ordres formels ont été donnés aux agents des Contributions indirectes pour les exiger.

Il est à retenir que déjà (!) des procès-verbaux ont été dressés, et ils entraînent au paiement de la double taxe. Donc, cyclistes, pour éviter des ennuis et une amende, munissez-vous au plus tôt de la nouvelle plaque 1906 et fixez-là à la direction de votre bécane d'une façon apparente.

A bon entendeur, salut !

FAISONS LE BIEN DE NOTRE VIVANT

Un riche marchand de la République de Gênes, se trouvant à l'article de mort, ne prit aucune disposition pour le soulagement de son âme.

On s'étonna qu'un homme si opulent et si pieux, se montrât si cruel envers lui-même.

Après son trépas, on procéda à la visite de ses papiers et on trouva le livre de ses dépenses :

« Pour messes que j'ai fait célébrer à mon intention : deux mille livres. Pour doter les jeunes filles pauvres : dix mille livres, etc., etc. »

A la fin de ce livret, on lisait la maxime suivante :

« Que celui qui se souhaite du bien se le fasse lui-même de son vivant et ne se repose pas sur ceux qui lui survivront ».

Il avait tenu compte du proverbe très populaire en Italie : « Une chandelle devant les yeux éclaire davantage qu'une torche derrière le dos ».

Si cette maxime avait besoin d'être confirmée, elle le serait par ce fait de la spoliation enlevant à nos fabriques les fondations par lesquelles les familles chrétiennes s'étaient préparé des suffrages après leur mort.

CONTRE NOS JOURNAUX

..... Les catholiques en général — car il y a de belles exceptions dont il est juste de tenir compte ici, — ont paru jusqu'alors comprendre, chez nous, leur devoir envers leurs journaux d'une tout autre manière. Ils se sont donné la mission non pas de les lire, ni de s'y abonner, encore bien moins de les aider de leur bourse et de leur influence, mais de les ouvrir de temps en temps pour y chercher la petite bête et, comme on dit vulgairement, de les « débiner ».

Chacun a prétendu trouver dans son journal l'expression adéquate de ses idées, le reflet de ses opinions, les nuances correspondant à celles de ses pensées et de ses sentiments, et s'est figuré faire œuvre pie et bien mériter de la Religion et des Lettres en conspuant le pauvre journal incapable de se passer au cou tous ces carcans de dimensions variées qu'on voulait lui mettre. Tout est prétexte à crier haro sur le malheureux baudet, son impression, son format, son papier, son tirage et l'heure de sa distribution.

Bref, au rebours de nos ennemis qui témoignent à leur presse les sentiments de la fraternité la plus effective et la plus méritoire, les catholiques, en général, sans qu'ils s'en rendent compte — c'est leur excuse — n'ont guère su montrer jusqu'alors envers leurs journaux qu'une disposition à la critique souvent injuste, le plus ordinairement sans indulgence, et, en tout cas, inopportune.

IL Y A CINQ ANS

Le maire à la mairie,
L'instituteur à l'école,
Le curé au presbytère.

AUJOURD'HUI

Le maire au presbytère,
L'instituteur partout,
Le curé dans la rue !

Que ferons-nous de nos filles ?

Un journal américain ayant promis un prix à celui de ses abonnés qui ferait la meilleure réponse à la question ci-dessus, a couronné la réponse suivante que bien des mères pourront méditer avec profit :

« Que ferons-nous de nos filles ? D'abord, donnez-leur une bonne instruction élémentaire. Apprenez-leur à préparer un repas convenable, à laver, à repasser, raccommoder des bas, coudre des boutons, à faire une chemise et à tailler tous leurs habits. Qu'elles sachent cuire le pain, et se rappellent qu'une bonne cuisine épargne des dépenses de médecine et de pharmacie. Dites-leur qu'un écu de 5 francs vaut cent sous, que pour épargner il faut dépenser moins, qu'on doit s'attendre à la misère lorsqu'on dépense plus que ses revenus. Enseignez-leur qu'une robe de coton payée habille mieux qu'un vêtement de soie sur lequel on doit de l'argent.

« Qu'elles sachent de bonne heure acheter et faire le compte de leurs dépenses. Répétez-leur qu'un honnête ouvrier, en tablier et en bras de chemise, est cent fois plus estimable, n'eût-il pas un sou, qu'une douzaine de jeunes élégants, vaniteux, imbéciles et presque toujours dépravés, cachant leur misère sous des dehors aimables. Apprenez-leur à cultiver le jardin et à aimer les fleurs. Après cela faites-leur donner des leçons de piano et de peinture si vous en avez le moyen, mais sachez que ces arts sont tout à fait secondaires et tiennent peu de place dans l'existence pour la rendre heureuse.

« Qu'elles apprennent surtout à mépriser les vaines apparences et que leur oui soit oui, et leur non, non. Quand viendra le moment de les marier, persuadez-leur que le bonheur dans le ménage ne viendra pas de la fortune ou de la situation que possède leur mari, mais de ses qualités morales et de son caractère. Si vous avez pesé tout ceci et si elles vous ont compris, tenez pour certain que vos filles seront heureuses et trouveront leur voie. »

VOIR PLUS LOIN :

les nouveaux Officiers de l'Instruction publique et d'Académie et les Dépêches de la Nuit.

Gazette du Nord

Dimanche après-midi s'est éteint dans le Seigneur un bon et fidèle serviteur de l'Eglise Métropolitaine, M. Emmanuel Caron, sacristain du chapitre de CAMBRAI, âgé de 82 ans.

M. Caron était attaché à la cathédrale depuis 40 ans. Ce fut toujours avec la plus grande exactitude et le plus pieux dévouement qu'il s'acquitta de ses nobles autant que modestes fonctions.

Jamais il ne s'habitua aux choses saintes ; aussi était-ce un sujet d'édification de le voir, quand le service le lui permettait, se retirer dans un coin, près de la porte de la sacristie et là prier avec ferveur devant le Saint-Sacrement exposé au Maître-Autel.

Dans sa courte maladie, il montra une résignation parfaite à la volonté de Dieu et reçut les derniers sacrements avec une pleine et entière connaissance.

Nous recommandons son âme aux prières de nos lecteurs.

Université catholique

ENSEIGNEMENT SUPÉRIEUR

Conférences aux jeunes filles

Mardi 21 janvier, à 10 heures, rue de l'Orphéon, 20, conférence par M. le chanoine Rohart, professeur à la Faculté de Théologie : Les origines du Christianisme. L'Egypte et la Bible (projections).

LA SÉANCE ANNUELLE
de la Société Industrielle
A LILLE

DISTRIBUTION DES RÉCOMPENSES

La Société Industrielle a distribué ses prix et récompenses, hier après-midi, en sa grande séance annuelle, à laquelle assistait une foule compacte, remplissant la salle tout entière.

Ces séances de la Société Industrielle sont toujours suivies avec le plus vif intérêt ; des personnalités connues y sont appelées chaque année à prendre la parole.

La séance était présidée par M. Bigo-Danel. A ses côtés étaient rangés MM. le général Robert, Ch. Delesalle, Petit, Guérin-Pellissier, G. Vandame, Witz, Lyon, le colonel Arnould, Liévin Danel, Arquembourg, Paul Cousin, etc.

Au début de la séance, M. Bigo-Danel a annoncé que M. Aimé Witz avait été nommé vice-président et M. Petit, secrétaire-général de la Société, que les travaux de construction de la nouvelle salle se poursuivaient avec activité, puis il a passé en revue les travaux généraux de la Société dans le courant de l'année.

M. Bigo-Danel a présenté ensuite le conférencier, M. Maurice Métayer, professeur de métallurgie à l'Ecole Centrale.

LE SIÈCLE DE L'ACIER

M. Métayer a remercié d'abord M. Bigo-Danel et a rendu hommage aux industriels de la région du Nord.

Le siècle de l'acier, tel est le sujet traité ensuite par M. Métayer, qui a fait un rapide exposé de l'histoire du fer, de la répartition, en la vieille Europe, des gisements des minerais de fer, de l'histoire aussi des forgerons du fer et des procédés qu'ils inventèrent pour transformer le métal en fonte.

A l'époque de la Renaissance on moule le premier canon en fonte, le premier cylindre, le premier caractère d'imprimerie.

A partir de la Révolution, les progrès deviennent de plus en plus rapides : le puddlage, l'affinage, le procédé Bessemer pour la fabrication de l'acier, le procédé Martin-Siemens, qui marquent le commencement de la lutte entre le fer et l'acier, ce dernier métal, obtenu à une température plus haute que le premier, assimilant d'autres métaux, et devant finalement avoir la victoire.

M. Métayer accompagnait ses explications de projections intéressantes et de vues cinématographiques.

Il a terminé en parlant de toutes les transformations du fer en acier, des progrès accomplis dans la fabrication de l'acier, et des propriétés industrielles des pièces d'acier.

Vues cinématographiques, projections et expériences curieuses, notamment à l'air liquide et au four électrique, ajoutaient encore à ce que disait très clairement M. Métayer.

Chacun a pu voir ainsi en quoi consistaient les travaux dans les grandes usines métallurgiques comme Le Creusot, l'usine Krupp, les usines américaines.

M. Bigo-Danel a exprimé à M. Métayer les remerciements de l'auditoire, puis M. Guérin-Pellissier a lu le rapport de M. Hochstetter sur les travaux des membres de la société pendant l'année.

Enfin M. Arquembourg et M. Obry ont lu le palmarès des récompenses, le premier des récompenses décernées par la société, le second de celles décernées par l'Association des propriétaires d'appareils à vapeur.

LE PALMARÈS

I. — Fondation Kuhlmann. — Grandes médailles d'or. — Mme Curie ; M. La Rivière.

II. — LEGS DESCAMPS-CRESPEL. — Prime de 500 francs avec un rappel de médaille d'or. — M. le capitaine Paul Nicolardot.

III. — FONDATION AGACHE-KUHLMANN. — 14 primes de 100 francs sous forme de livrets de caisse d'épargne. — MM. Ravau Emile ; Charles Guillemant ; Charles Waeytens ; Louis Logez, Alphonse Descamps, Charles Pierron, Jules Delval, Cyr. Lair, Rot et MM. Louis Hequin, Joseph Uytterhaeghe, Aimé Thegten, Louis Dubreucq, Auguste Caplau, Julien Deroubaix.

IV. — PRIX et MEDAILLES DE LA SOCIÉTÉ. — Médailles d'or. — MM. Achille Dubois, Bandot et Cie, Paul Cogney, Henri Boulanger, Edouard Leurent.

Médailles de vermeil. — MM. Charles Groll, Paul Turlur, Paul Frémaux.

Médailles d'argent. — MM. Ernest Baillet, Alphonse Willoquet.

Rappel de médaille d'argent. — M. Georges Rosset.

Médaille de bronze. — M. Félix Deguick.

Mention honorable. — M. Achille Marchand.

PRIX DECERNÉ AU MAJOR DE L'INSTITUT INDUSTRIEL DU NORD DE LA FRANCE — Médaille d'or. — M. Maurice Carrette.

CONCOURS DE DESSIN MÉCANIQUE. — Section A. — Employés. — 1er prix, MM. Emile Delmotte ; 2e prix, Edouard Vandenbunder ; 3e prix, Eugène Hass.

Section B. — Elèves (Enseignement primaire). — 1er prix, M. Motte Sergent ; 2e prix, M. Adolphe Bonnier ; 3e prix, M. Marcial Blondel ; 4e prix, M. André Villars ; 5e prix, M. Léandre Turet ; 6e prix, M. Robert Dubois ; Mentions, MM. Jean Demoulin, André Jonoquiert, Julien Pilate, Albert Broçart, Alphée Guillemot, Jules Demesme.

Section D. — Ouvriers. — 1er prix, M. Paul Mormentyn ; 2e prix, M. Albert Ovaere ; 3e prix, M. François Berte ; 4e prix, M. Jean-Baptiste Cardon ; Mentions, MM. Hilaire Vanneste, Emile Béghin, Alphonse Hache, François Lepers.

CONCOURS D'ART APPLIQUÉ A L'INDUSTRIE. — Section A. — Artistes. — MM. Charles Caby, Ernest Willoqueaux, Géry Déchin, Simon Gandré, Léon Corriaux.

Section B. — Elèves. — Céramique. — MM. Paul Descheemaeker, Fernand Depreux, Joseph Deldyck, Raymond Andrieux.

Tulles et rideaux. — MM. Zénobe Devotte, Gustave Lesage, Henri Labrille, Désiré Lamarque.

CONCOURS DE LANGUES ÉTRANGÈRES. — Langue anglaise. — Section A. — Employés. — 1er prix, MM. Georges Gauthier ; 2e prix, Gaston Duvalet.

Section B. — Elèves (Enseignement supérieur). — 1er prix, MM. Eugène Gondry ; 2e prix, Eugène Thorel ; 3e prix, Paul Delemer ; 4e prix, Joseph Bireben ; 5e prix, René Druesne.

Section C. — Elèves (Enseignement secondaire). — 1er prix, MM. Henri Hürstel ; 2e prix, Jules Lebrun ; 3e prix, Augustin Sanson ; 4e prix, Edmond Pressile.

Langue allemande. — Section A. — Employés. — 1er prix, MM. Gaston Duvalet ; 2e prix Gaston Lagnes.

Section B. — Enseignement supérieur. — 1er prix, MM. Max Gaunnez ; 2e prix ex-æquo, Eugène Thorel et Nestor Anache ; 3e prix, Paul Delemer ; 4e prix, René Druesne.

PRIX DES COMPTABLES. — Médailles d'argent. — MM. Gustave Merchez, Charles Bayle, Armand Decq.

PRIX DES DIRECTEURS CONTREMAITRES ET OUVRIERS. — Médailles de vermeil. — MM. Léon Blanquart, Laurent Levasi.

Médailles d'argent. — MM. François Versavel, Auguste Dossche, Auguste Blancke.

Médailles d'argent, mises par la société à la disposition de l'Union Française de la Jeunesse. — MM. Moise Sergent, Albert Leupe, Alexis Lebrun.

COURS PUBLICS MUNICIPAUX DE FILATURE & DE TISSAGE. — Cours de filature. — MM. Auguste Petit, Arthur Poutrain, Léonard Barbot, Léon Pirotte, Jean-Baptiste Dubot, Victor Barbot, Antoine Ramet.

Cours de tissage. — MM. Emile Willem, Victor Roelens, Pierre Devos, Gaston Delahaye, Romain Lefebvre, Emile Roelens, Jules Marquette, Charles Vanhoutte, Henri Jonson, Georges Degrelle, César Duthoit, Joseph Griffart, Joseph Hazbroucq, Henri Dutat, Pierre Péron, Aristide Labbe, Alfred Cousin, Albert Pintiaux.

Association des propriétaires d'appareils à vapeur. — CONCOURS DE CHAUFFEURS. — Lauréats. — MM. Norbert Notterbart, Georges Pollet, Placide Courtin, Emile Debleecker.

Association des industriels du Nord de la France contre les accidents. — MEDAILLES DECERNÉES AUX INDUSTRIELS. — Médaille de vermeil. — M. A. Delattre et Cie.

Médailles d'argent. — MM. P. et H. Leurent, Paul Mariage, Auguste Lanvin.

Médailles de bronze. — MM. Dujardin, Bourguignon, Van den Broeck, J. Gorret, E. Lapierre.

MEDAILLES DECERNÉES AUX GERANTS ET DIRECTEURS. — Médaille de vermeil. — M. Michel Laronde.

Médailles d'argent. — MM. Jean Cocheteux, Hippolyte Leroy, Rondelez.

Médailles de bronze. — MM. J.-B. Coquelet, John Drummond, Eugène Charpentier.

LILLE

Ligue des Catholiques Français. — Le groupement paroissial de la Ligue des Catholiques Français, de Saint-Michel, s'est réuni vendredi dernier, sous la présidence de M. D'Halluin.

Malgré le mauvais temps, les membres avaient tenu à y venir nombreux.

L'ordre du jour portait : « Questions d'actualité », par M. Fauchille. Le conférencier ne pouvait en effet manquer d'actualité, puisqu'il avait pris son journal pour toute documentation. Il en avait détaché au jour le jour, les articles importants, les idées fécondes, et les faits saillants susceptibles d'intéresser son auditoire. Inutile de dire qu'il y a pleinement réussi.

A la fin de la séance, M. le Curé qui avait bien voulu assister à cette réunion, adressa quelques mots aux ligueurs leur promettant son concours pour assurer la prospérité de cette œuvre de défense religieuse qui a déjà fait tant de bien dans la paroisse Saint-Michel.

La soirée artistique de la salle Ozanam. — Comme c'était à prévoir, la grande soirée artistique organisée par la Société Littéraire et Classique « L'Œuvre du Nord », dimanche, à quatre heures et demie, à la salle Ozanam, a fait les délices du monde select, qui se pressait dans la coquette enceinte de la rue de Voltaire.

La pléiade d'artistes qu'a si habilement formés « L'Œuvre du Nord » donnait une pièce inédite en trois actes de Killen d'Epindy : « La Rançon du Roi ».

Cette œuvre fort intéressante, d'un dialogue sobre, d'une délicatesse souple, a connu à jamais le talent des acteurs qui ont recueilli un succès à rendre jaloux les professionnels du genre.

Tous les rôles, heureusement distribués, furent parfaitement tenus et justement compris. Quant à la diction, elle fut d'une pureté exquise. Enthousiasmé, le public ne ménagea pas ses applaudissements, et, à maintes reprises, des tonnerres de bravos retentirent dans la salle.

Pendant les entr'actes, des amateurs de bonne musique, charmèrent à leur tour l'auditoire par des chants qui furent fort appréciés. Citons : MM. Auguste Carron, baryton-solo des Orphéonistes Lillois, et Alfred Gracia, chanteur de genre. Mlle Caron, avec un goût très sûr, tenait le piano.

Ce magnifique spectacle fut commencé par une comédie en un acte des plus hilarantes « Agile de nuit ».

Association Libérale Populaire. — Canton Sud-Est. — Vendredi a eu lieu la réunion mensuelle des membres du « Cercle Fraternel du S.-E. ». Plus de cent électeurs se pressaient dans la salle du « Café de la Porte de Paris ».

M. J. Lévêque, secrétaire, ouvrit la séance en l'absence du sympathique président, M. E. Wargny, qu'il excuse, ainsi que M. Sauvage, trésorier, empêchés par un deuil de famille récent. Il se fit l'interprète de tous en lui envoyant ses plus sincères condoléances. Il offrit ensuite à tous les adhérents, ainsi qu'à leurs familles, au nom du Comité, ses vœux et souhaits les plus sincères à l'occasion du renouvellement de l'année 1906.

Puis, dans les meilleurs termes, il présenta M. Parmentier, le sympathique et dévoué conseiller municipal du quartier, qui a bien voulu accepter de prendre la parole à cette réunion.

Celui-ci dans un rapide aperçu, à la fois simple et humoristique, passa en revue l'état financier de la ville, à l'arrivée du nouveau Conseil en 1904. Il s'attacha surtout à faire ressortir que malgré les dettes laissées par leurs prédécesseurs, les socialistes, les conseillers actuels, grâce à une bonne gestion des finances, sont parvenus rapidement à combler le déficit et en même temps à améliorer le sort de tous les employés municipaux, ainsi qu'à exécuter d'importants travaux pour l'embellissement de la ville de Lille, tout en ne surchargeant pas d'une manière sensible les contribuables, malgré les charges croissantes de chaque année, occasionnées, soit par la loi de l'assistance aux vieillards et infirmes, soit par l'instruction primaire obligatoire.

En terminant, il espère que, parce qu'ils ont agi sagement dans l'intérêt de tous leurs concitoyens, les électeurs lillois leurs accorderont à nouveau leur confiance aux élections municipales prochaines.

Ce discours a vivement intéressé les auditeurs qui ne lui ont pas ménagé leurs applaudissements.

M. J. Lévêque remercia M. Parmentier de sa conférence, si intéressante et instructive ; espérant qu'elle portera ses fruits, il a invité les sociétaires à faire œuvre de propagande en recrutant de nouveaux adhérents.

La soirée se termina par le tirage d'une brillante tombola, qui comportait de nombreux et magnifique lots : chacun s'en fut content et charmé en se donnant rendez-vous pour le troisième vendredi de février.

La guillotine de la gare. — Gabriel Dequen, l'homme d'équipe qui fut victime du terrible accident que nous avons relaté, est dans un état que les médecins trouvent relativement satisfaisant.

Dimanche le blessé a reçu la visite de sa femme avec laquelle il s'est entretenu pendant quelques instants.

FEUILLETON N° 28

Maître BEAUJOUAN

par Mlle Marie de Hareœt

Ce sentiment d'exquise délicatesse adoucit le coup porté à la vanité d'Henriette par les dernières volontés de son père ; dès lors, elle prépara les voies à la réalisation de son rêve le plus cher. Le grand deuil secondait ses vœux ; pour que la cérémonie put être plus intime, comme le comportaient les circonstances, Mme Beaujouan vint s'installer provisoirement au château quelques jours avant celui fixé pour le mariage. La messe ayant été régulièrement dite dans la chapelle du château au temps des aïeux d'Odette, l'évêque de Nantes avait obtenu de Rome, sans grande difficulté, les dispenses nécessaires pour autoriser la messe nuptiale dans ladite chapelle.

Mlle Beaujouan, fière de son rôle de châtelaine, toute à son bonheur, ce jour-là, ne donna qu'une pensée fugitive au père dévoué que Pierre, devenu Me Beaujouan, remplaçait avec sa gravité habituelle.

La jeune mariée parut enfin sur le seuil du vestibule de marbre ; elle avait échangé la longue robe de satin blanc pour un élégant costume de deuil, son visage était rayonnant ; derrière elle, Gaston Mérielle, aimable et souriant, accourait, portant une valise.

Puis vinrent M. et Mme Mérielle, eux aussi prêts à partir ; Mme Beaujouan et Odette les accompagnaient.

— Vous n'avez rien oublié, mes enfants ? fit Mme Mérielle ; puis se tournant vers la maîtresse de céans : — Leurs malles sont à la gare, m'avez-vous dit ?

— A la consigne, depuis hier au soir, chère madame ; tout est prévu, en règle.

— L'heure presse, ne vous attardez pas, dit Pierre qui s'approchait avec son frère et le colonel Fred, un des témoins de Gaston.

— Nous voici ; partons vite ! Porte-toi bien pendant notre absence, ne t'attriste pas trop ; un mois sera vite passé, je t'écrirai souvent... Odette, n'oubliez pas ma robe ; dès que cette ennuyeuse couturière la rendra, envoyez-la à Paris, à l'hôtel du Louvre, en grande vitesse, bien entendu.

La jeune mariée offrait à la hâte son front aux baisers de ceux qu'elle quittait, ayant à peine pour sa mère une caresse plus tendre.

On se serra les mains ; les adieux, les sourires s'échangèrent. Tandis que le landau emmenait à la gare de Nantes les nouveaux mariés, accompagnés des parents Mérielle, qui regagnaient leur hôtel, les jeunes cousins et cousines avec lesquels nous avons fait connaissance au dîner des fiançailles entouraient Odette, qu'Ernest venait de rejoindre.

— Bientôt nous recommencerons, disait gaiement Laure Daumel, qui contemplait Mlle de Grandval. Cette fois, ce sera bien plus beau, puisque vous serez la mariée.

Odette, souriante et rougissante, ne répondit que par un sourire affectueux.

Ernest, radieux, s'écria :

— Très bien ! Laurette ; pour cette bonne parole, je vous invite à une dernière partie de croquet. Nous avons encore une heure de jour, les voitures ne viendront pas avant dix heures.

La bande joyeuse s'élança vers la pelouse avec des hourras frénétiques.

— Vous le voyez, chère Odette, vous les charmez tous, dit tendrement le lieutenant Beaujouan ; vous souvenez-vous de ce que vous me disiez, à cette même place, il y a quelques mois ?

— Vraiment non, mon cher fiancé ; veuillez me le rappeler, si la chose en vaut la peine.

— Tout ce qui émane de vous est perle précieuse que je recueille religieusement : comme j'admirais, chère Odette, la grâce avec laquelle vous vous prêtiez aux jeux de ces enfants, savez-vous ce que vous me répondîtes ?

— Que rien n'est doux comme de faire plaisir à ceux qui nous entourent ! Est-ce bien cela, mon ami ?

— Vous vous en souvenez donc ? fit-il ravi.

— Ce que je vous disais alors, je le pense encore ce soir, je le penserai toujours, cher Ernest !

— C'est en pratiquant cette gracieuse charité que vous avez attiré à vous deux cœurs qui longtemps m'avaient semblé de glace : celui de ma pauvre mère et même celui de mon égoïste sœur.

— Elles sont bonnes, Ernest, bien bonnes pour moi. Comment n'essaierais-je pas de leur témoigner mon dévouement ?... N'ont-elles pas, comme Pierre lui-même, accueilli généreusement la pauvre petite femme que votre vénéré père a choisie pour vous, mon ami ?

— Mais vous ne voyez donc pas que vous êtes un ange, Odette, un ange dont je suis indigne ? murmura l'officier. Odette, priez pour moi ; j'ai des instants de folles terreurs. Il me semble parfois que vous êtes trop parfaite, que je suis téméraire d'oser prétendre à devenir votre époux ; dans ces angoisses terribles, un pressentiment funeste m'oppresse.

— Fi ! lieutenant, vous tremblez, dit la jeune fille avec un doux sourire. Je ne vous reconnais plus. Soyez sérieux, ces enfants nous attendent ; donnez-moi un maillet, le jour baisse.

Il obéit, mais son mâle visage s'était assombri.

— C'est si long d'attendre encore. Il peut se passer tant de choses en quelques mois, dit-il presque involontairement.

— Oubliez-vous que nous sommes entre les mains de Dieu ? Est-ce par ces craintes puérilles que vous prétendez le remercier d'avoir aplani les difficultés qui devaient manifestement s'opposer à notre union ? Plus filialement reconnaissante, je bénis la Providence et aussi la mémoire de... notre père, dit-elle en baissant ses beaux yeux... Maintenant, mon lieutenant, à nos postes respectifs ; je ne vous écoute plus.

— Vous êtes une sainte, Odette ; je veux essayer d'être à Dieu comme à vous, de mettre chacun de mes pas dans la trace des vôtres...

Une heure après les voitures emmenaient les invités.

Avant de partir, le colonel Fred, qui avait longtemps causé avec Mme Beaujouan, dit affectueusement à Pierre :

— A votre tour de choisir une femme, mon jeune maître. Puisse votre choix être aussi heureux que celui de votre frère... Puisque l'occasion s'en présente, mes chers amis, laissez-moi le plaisir de me faire, ce soir, l'écho de tous les braves gens de Nantes qu'ont admiré le désintéressement dont votre regretté père vous a donné un si noble exemple, et que vous avez tous si généreusement suivi...

Le vaillant colonel serrait, à les briser, les mains du jeune notaire.

Il faisait nuit, l'officier ne vit point la rougeur qui montait aux joues de Pierre.

— Je ne me marierai jamais, pensa-t-il ; j'aurais peur d'en arriver à me trahir.

Mme Beaujouan avait entendu l'expression spontanée des sentiments du colonel Fred ; quand les derniers invités furent partis, elle appela son fils aîné.

Henriette, trop craintive pour pénétrer dans celle de son père, attendait les fiancés chez sa mère.

Après avoir reçu l'expression banale de sa satisfaction et un serrement de main très affectueux du grave Pierre, Odette de Grandval regagna sa retraite pour achever, par le récit de ce bonheur inattendu, la lettre si triste commencée pour sa chère tante Yvonne.

VII

Le mariage d'Henriette

C'était le soir. La tiède brise de juin bruissait avec d'infinis murmures dans le parc baigné d'ombres ; le soleil, qui venait seulement de disparaître, avait laissé sur le ciel clair des traînées d'un rouge éclatant ; il y avait dans les choses cette impression de calme solennel qui pénètre, à son insu, l'âme la moins poétique. Dans les sous-bois que le crépuscule faisait de plus en plus sombres, quelques oiseaux attardés regagnaient leurs nids avec un dernier chant timide ; de loin en loin, à intervalles réguliers, résonnait la note claire, monotone du crapaud : on dirait un coup discret frappé sur du cristal. Les allées du parc étaient animées par quelques voix.

Sur le terre-plein, les juments gris-pommelé attelées au landau, attendaient en piaffant ; aux oreillettes du harnais de cuir jaune, des flots de ruban blanc pendaient, secoués avec des frémissements joyeux chaque fois qu'en remuant la tête